

**LE**

**R'AZAOUAT**

**EST-IL L'ŒUVRE DE**

**KHEIR-ED-DIN (BARBEROUSSE) ?**

---

VILLENEUVE-SUR-LOT,  
IMPRIMERIE DE X. DUTEIS, RUE GALAUP.  
TIRÉ A CENT EXEMPLAIRES.

---

MDCCCLXXIII.

**Livre numérisé en mode texte par :**  
**Alain Spenatto.**  
**1, rue du Puy Griou. 15000**  
**AURILLAC.**

**D'autres livres peuvent être consultés**  
**ou téléchargés sur le site :**

**<http://www.algerie-ancienne.com>**

**Ce site est consacré à l'histoire de l'Algérie.**  
**Il propose des livres anciens,**  
**(du 14e au 20e siècle),**  
**à télécharger gratuitement ou à lire sur place.**

# AVANT-PROPOS.

---

Le XVI<sup>e</sup> siècle est la grande époque historique de l'Algérie. C'est après la prise de Grenade (1492 ), que les Espagnols fondèrent leurs premiers établissements sur le sol africain, au moment même où les Maures expulsés venaient en repeupler les côtes : c'est quelques années plus tard que deux corsaires, aussi habiles qu'heureux, vinrent élever au rang des puissances la petite ville des Beni-Mazr'anna, et y fondèrent la capitale de cette célèbre Régence d'Alger , qui , pendant plus de trois siècles, fut, sinon la maîtresse absolue, du moins la terreur de la Méditerranée. — Jusqu'au moment de la conquête de l'Algérie par les armées

françaises, l'histoire algérienne du XVI<sup>e</sup> siècle avait été faite presque exclusivement à l'aide des documents espagnols. Quelques années après la prise d'Alger, et avant même que la domination de la France fût assez assurée pour lui donner la certitude de conserver sa conquête, des hommes dont il faut se souvenir avec reconnaissance, songèrent à réunir les manuscrits arabes qui avaient échappé à une ignorante dévastation. Nous devons à leurs soins éclairés la conservation de plusieurs textes précieux, qui ont servi et servent encore aujourd'hui à confirmer ou à discuter les allégations des historiens espagnols et nous sont d'un usage continuel dans l'étude de l'histoire du pays.

Parmi ceux de ces manuscrits qui datent du XVI<sup>e</sup> siècle et qui en retracent l'histoire, il en est un auquel on attribue une importance capitale : c'est celui qu'on appelle communément le R'AZAOUAT. Il est classé à la Bibliothèque d'Alger sous le n<sup>o</sup> 942; son véritable titre est : GHAZEWATI AROUDJ WE KHEÏR-ED-DIN (les victoires d'Aroudj et de Kheïr-ed-Din).

Les quelques pages que je vais consacrer à ce document, ont pour but de, prouver qu'il ne mérite pas la confiance absolue qui lui a été accordée par plusieurs historiens, séduits par une thèse dont j'espère démontrer la fausseté. Je ne peux m'empêcher de trembler en pensant que je vais attaquer le savant et regretté M. Berbrugger sur un terrain dont il est le maître à si juste titre. Il faut encore que je sois bien convaincu de la bonté de ma cause, pour nier l'authenticité d'une de ces auto-biographies que j'aime tant, que je trouve si précieuses, et qui me feraient volontiers répéter chaque jour, après Blaise de Monluc : « Plust à Dieu que nous qui portons les armes, prinsions cette coutume d'crire ce que nous voyions et faisons ; car il me semble que cela serait mieux accommodé de notre main, j'entends du fait de la guerre que non pas des gens de lettres, car ils déguisent trop les choses, et cela sent trop son clerc. »

HENRI DE GRAMMONT.



# LE R'AZAOUAT

EST-IL L'ŒUVRE DE

**KHEIR-ED-DIN (BARBEROUSSE) ?**

Le *R'azaouât* nous a été révélé par une excellente publication de MM. Sander-Rang et Ferdinand Denis, sous le titre de : *Fondation de la Régence d'Alger. Histoire des Barberousse* (Paris, 1837, 2 vol. in-8°). Ces auteurs nous ont donné la traduction du manuscrit arabe, trouvée par eux à la Bibliothèque Nationale dans les cartons du célèbre orientaliste Venture de Paradis. C'est à cette traduction, dont le mérite n'a jamais été contesté, que nous emprunterons les citations que nous

aurons à faire. MM. Sander-Rang et F. Denis l'ont enrichie de notes généralement très judicieuses, où ils ont discuté les allégations du chroniqueur arabe, les comparant avec les récits des écrivains espagnols contemporains. Ce travail a été universellement apprécié, et on peut dire qu'avec le *Précis analytique de l'Histoire d'Alger sous l'occupation turque*, des mêmes auteurs, il a servi de base à la plupart des histoires de l'Algérie, publiées depuis cette époque. — La préface nous apprend que, malgré de nombreuses recherches, le nom de l'auteur oriental était resté inconnu au traducteur, ainsi qu'à ceux qui nous ont restitué la traduction, et nous allons voir si on est beaucoup plus avancé aujourd'hui.

La chronique commence au moment de la naissance des Barberousse (1470 environ) et se continue jusqu'à la guerre maritime de l'Archipel, pendant laquelle *Kheir-er-Din* était amiral des flottes de *Soliman* (1538-1545). Elle raconte l'origine des Barberousse, leurs premières courses sur la Méditerranée, leur établissement sur les côtes barbaresques, la fondation de la Régence avec les luttes auxquelles son établissement donna lieu. Enfin elle se termine par le récit de la malheureuse expédition de Charles



y contre Alger. Il n'est pas besoin d'une plus longue description pour faire ressortir l'intérêt capital que présente ce texte, qui embrasse une période de plus de soixante-dix ans, et que nous savons avoir été composé à une époque très rapprochée des événements qui y sont décrits<sup>(1)</sup>.

En 1857 , M. Berbrugger publia sous le titre : *Les époques militaires de la grande Kabylie* (Alger, in-12 ), un ouvrage qui fut très-justement goûté, et qui renfermait nombre de renseignements inédits ou très-peu connus. Deux notes de cet ouvrage, l'une à la page 52, l'autre à la page 309, vinrent de nouveau appeler l'attention sur le R'azaouzât, et se trouvaient en effet de nature à accroître sensiblement l'importance. qu'on y attachait déjà. D'après ces notes, l'auteur de la chronique arabe était enfin connu, et ce n'était rien moins que *Kheïr-er- Din*

---

1 On lit dans le *R'azaouât*, tome I, p. 237 : « *Kheïr-ed-Din* avait un fils, qui était déjà un homme fait (1530 environ) ; c'est celui qui vit encore de nos jours et qui est connu sous le nom d'Hassan. » Ces lignes nous prouvent suffisamment que le *R'azaouât* a été écrit avant la fin du XVIe siècle.

lui-même. C'était le fondateur de l'Odjeac d'Alger qui avait écrit l'histoire de sa fondation! Dès lors, le *R'azaouât* devenait article de foi.

Avant de passer à la discussion générale, il est nécessaire de reproduire *in-extenso* les notes dont je viens de parler.

A la page 52 , nous lisons : « Ouvrage dicté en turc par Kheïr-ed-Din, frère d' Aroudj, puis reproduit en arabe, d'où Venture de Paradis l'a traduit en français. Ce dernier travail trouvé dans ses papiers, à la Bibliothèque nationale, a été publié en 1857, par MM. Sander-Rang et Denis, sous le titre de *Fondation de la Régence d'Alger*, sans que ces éditeurs aient connu l'auteur véritable de l'œuvre originale dont ils faisaient paraître la traduction annotée<sup>(1)</sup>. »

A la page 309 : « On lit dans Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, t. V, p. 5 : *Ghazewati*

---

1 Les auteurs de la *Fondation de la Régence d'Alger* disent à ce sujet : «Mais quel en est l'auteur ? Quelle était la position sociale de l'historien d'Aroudj et de Kheïr-ed-Din ? Nous avouons qu'à ce sujet il nous est impossible de rien préciser ; tout en appréciant la valeur du livre, les Orientalistes que nous avons consultés à son sujet, n'ont pu lever aucun doute, bien loin de trancher la difficulté.» T. I , *préface*, p. 7.

*Kkâireddin Paschua*, les victoires de Khaïreddin Pascha (Barberousse), que ce dernier, par ordre de Souleïmane I, avait dicté au Tchaouche Sinan. Il existe, de cet ouvrage, deux éditions en langue turque. La première, avec beaucoup de détails, est écrite en style grossier ; la deuxième, plus précise, se distingue par un langage plus pur, et a servi de base au précis des guerres maritimes. La première édition forme un volume in-4°, de 89 feuilles ; la deuxième, un volume in-8°, de 128 feuilles. Il s'en trouve un exemplaire peu correct, mais superbe, à la bibliothèque Barberini, à Rome.

On lit dans le même auteur (t. V , p. 544) :

Le commentaire de Kheïr-ed-Din, qu'il dicta d'après les ordres du Sultan à Sinan Tchaouche, finit à l'époque où le siège fut levé ( par Charles V, en 1541).

La bibliothèque d'Alger possède, sous le n° 942, une traduction arabe de la vie d'Aroudj et de Kheïr-ed-Din, faite sur l'original turc, ainsi qu'il est indiqué à la fin du volume. « En parcourant cet ouvrage, nous avons reconnu qu'il était identique à la chronique arabe que MM. Sander-Rang et Denis ont publiée en 1837,

sous le titre de : *Fondation de la Régence d'Alger*, et dont ils avaient trouvé la traduction dans les papiers de l'orientaliste Venture de Paradis. Ces Messieurs n'ont pas connu l'auteur de cette chronique, qui nous est révélé par la note du manuscrit 942, rapprochée des passages de l'histoire de l'Empire Ottoman.

Cette découverte bibliographique n'est pas sans intérêt, puisqu'elle nous fait connaître l'importance d'un document relatif au début de l'établissement turc, écrit par celui-là même qui l'a fondé. »

Je ferai remarquer tout d'abord que M. Berbrugger n'invoque pas à l'appui de son dire d'autre autorité que l'affirmation de M. de Hammer<sup>(1)</sup> ; secondement, que ce dernier se

---

1 C'est ici qu'on peut voir combien l'entraînement est dangereux en pareille matière ! A peine M. Berbrugger se croit-il assuré que le *R'azaouât* est l'œuvre de *Kheir-ed-Din*, qu'il met en suspicion tout ce qui ne concorde pas avec ce document. C'est ainsi que nous le voyons, à la page 56 de l'ouvrage dont nous avons tiré les notes ci-dessus rapportées, discuter une inscription arabe de la Jénina, parce qu'elle n'est pas complètement d'accord avec le *R'azaouât* : à la page 59, il déclare préférer aux autres versions celle du chroniqueur espagnol Gomara, parce que, dit-il, c'est celle qui

contente d'affirmer, sans citer personne. Mais nous pouvons combler cette lacune, et connaître celui que nous appellerons le premier coupable : c'est l'historien turc Hadji Khalfa qui, dans son *Précis des guerres maritimes*, a donné un abrégé du *R'azaouât*, en lui attribuant l'origine qu'ont acceptée les deux historiens que nous venons de citer. *Hadji Khalfa* s'est contenté d'une simple affirmation, se basant uniquement sur la tradition, qui est, du reste, toute puissante chez les Turcs<sup>(1)</sup>. Donc, *Hadji Khalfa* affirme d'après la tradition, *M. de Hammer* d'après *Hadji khalfa*, et *M. Berbrugger* d'après *M. de Hammer*. Nous allons voir ce que vaut

---

s'accorde le mieux avec le *R'azaouât*. Nous ne multiplierons pas ces citations ; mais nous restons étonnés de la confiance absolue que *M. Berbrugger* a accordée en cette occasion à l'historien allemand, duquel il relève avec raison une erreur capitale, quelques pages plus loin (p. 90, *Époques militaires de ta grande Kabylie*).

1 Il n'y a pas que chez les Turcs ! Depuis que *M. Berbrugger* a publié cette note, tous ses successeurs semblent avoir pris pour article de foi le fameux : c'est écrit des Orientaux. - C'est pour éviter que l'on ne continue d'agir indéfiniment ainsi, que je trace, ces quelques pages.

cette triple affirmation et chercher si M. Berbrugger n'eût pas agi plus prudemment en imitant la réserve qu'il semble reprocher aux auteurs de la *Régence d'Alger* (note déjà citée.)

J'entre maintenant dans le sujet même, et je prétends prouver :

1° Que le *R'azaouât* n'a pas été dicté par *Kheïr-ed-Din*, ni à *Sinan Tchaouche*, ni à tout autre.

2° Qu'il n'a même pas été rédigé sous son inspiration.

3° Que, même en prenant le mot *dicter* dans son acception la plus large, l'ouvrage dont nous nous occupons ne peut pas être dû à un des compagnons d'armes, ni à un des serviteurs de *Kheïr-ed-Din*, reproduisant par la plume les récits de son chef ou de son maître<sup>(1)</sup>.

Je vais tout d'abord dire comment j'ai été amené à faire ce que j'appellerai, à mon tour,

---

1 Il est bien entendu que je ne parle du *R'azaouât* que d'après la traduction de Venture de Paradis, qui est reconnue identique au manuscrit 942 de la Bibliothèque d'Alger. La précaution que je prends en ce moment paraîtra peut-être excessive à tous ceux qui ont pu apprécier la conscience littéraire du célèbre orientaliste.

une découverte bibliographique. Je lisais tout dernièrement une très-intéressante publication<sup>(1)</sup>, dont quelques pages attirèrent mon attention sur le rôle si singulier et si important que jouèrent dans l'histoire algérienne les deux grands chefs kabyles de *Kouko* et de *Kalâa*. De recherches en recherches, je fus amené à poursuivre leurs traces dans le *R'azaouât*, qui m'était indiqué comme étant l'œuvre de *Kheïr-ed-Din* lui-même.

Dès les premières pages, je ne pus m'empêcher de concevoir des doutes sérieux sur l'origine indiquée ; j'ose même dire que j'étais moralement certain de ce que j'affirme aujourd'hui, lorsque je tombai sur les passages suivants, qui vont me servir à établir mon premier point

1° Que le *R'azaouât* n'a pas pu être dicté par *Kheïr-ed-Din*, ni à Sinan Tchaouche, ni à tout autre.

Ici, une lecture tant soit peu attentive suffit pour ne plus conserver le moindre doute.

En effet, on lit, t. I, p. 296 : « Alors les

---

1 *Lettres inédites de Guillaume du Vair, publiées avec avant-propos, notes et appendice*, par PH. TAMIZET DE LARROQUE (PARIS. 1873).

esclaves lui firent voir une lettre qu'ils avaient écrite au commandant de Bégiagé (Bougie). Il est bon de se rappeler que cette place était alors entre les mains des chrétiens, auxquels elle n'a été enlevée que sous le gouvernement de *Salah Reïs*, qui fut plus heureux dans cette entreprise qu'*Aroudj* et *Kheïr-ed-Din*.

Ceux qui ont attribué ces lignes au second des Barberousse, ont certainement dû concevoir une vive admiration pour son, esprit prophétique, en constatant qu'il y parle d'un fait qui s'est passé sept ou huit ans après sa mort ; car *Salah Reïs* ne prit Bougie aux Espagnols qu'en 1555, tandis que *Kheïr-ed-Din* était mort dès 1546<sup>(1)</sup>.

A la rigueur, cette première citation suffirait ;

---

1 L'historien espagnol *Haëdo* (*Epitome de los Reges de Argel*) retarde cette mort de deux ans ; « mourut, dit-il, au mois de mai 1548, à la suite d'une fièvre de quatorze jours ».

Sandoval, l'historiographe de Charles V, ne précise pas la date de la mort de *Kheïr-ed-Din* ; il indique, comme ayant été la cause de sa fin, sa passion sénile pour la fille de Diégo Gaëtan, Italienne d'une rare beauté, âgée de dix-huit ans, qu'il avait enlevée à Reggio en 1543, et qu'il épousa à son retour à Constantinople, après l'avoir fait abjurer. « Quelque temps » après le mariage, il fut attaqué, dit Sandoval, d'une forte



mais je n'ai pas besoin d'économiser mes preuves. On lit, vol. I, p. 292 : « Il a existé peu d'hommes plus prévoyants et plus sages que *Kheir-ed-Din*. Toutes les grâces que Dieu lui a faites dans ce monde, nous sont un garant de la félicité dont il jouit dans l'autre vie. » Je le veux bien ; mais si c'est lui qui a dicté cette phrase (en turc, dit *Hammer* !) à *Sinan Tchaouch* ou à tout outre, j'estime que ce ne peut être que par l'intermédiaire d'une table tournante, et je me convertis au spiritisme.

---

dyssenterie, qui persista et finit par une sorte de paralysie ; la fièvre survint et l'emporta à quatre-vingts ans passés.»

Léon Galibert, dans son *Histoire de l'Algérie* (p.187), donne 1547 comme date de la mort de Barberousse. « Cette vie efféminée, dit-il, lui fut fatale : une maladie grave l'emporta après quelques jours de souffrance ; il était âgé de quatre-vingts ans. La même année vit mourir trois autres hommes également célèbres : François Ier, Henri VIII et Luther ! »

La vérité avait été indiquée, dès le XVIIe siècle, dans un document publié par Guillaume Ribier (*Lettres et Mémoires d'État*, etc., 1666 , in-f<sup>o</sup>, t. I , p. 584 ). L'évêque de Cambrai, ambassadeur à Constantinople, annonça, le 4 juillet 1546, la mort de Barberousse au roi de France, « de quoy », ajoute-t-il naïvement, « vostre Majesté ne doibt avoir trop grand desplaisir ».

Pour parler sérieusement, il est démontré par ces deux citations, que *Kheir-ed-Din* était mort quand le *R'azaouât* a été écrit, et subsidiairement, qu'il n'a pu le dicter à personne. Le premier point peut donc être considéré comme prouvé, et nous allons passer au second et au troisième, qui seront discutés ensemble. Je dis donc :

2° Que le *R'azaouât* n'a pas été rédigé sous l'inspiration de *Kheir-ed-Din* ;

3° Que, même en prenant le mot dicter dans son acception la plus large, le *R'azaouât* n'est pas dû à un des compagnons d'armes, ni à un des serviteurs de *Kheir-ed-Din*, reproduisant par la plume les récits de son chef ou de son maître.

Ici, la discussion va devenir plus ardue, et il est nécessaire d'esquisser la figure du second des Barberousse, afin de chercher ensuite si nous retrouverons quelque chose de lui dans l'ouvrage qui nous occupe.

Si nous voulions nous en tenir au témoignage du chroniqueur arabe, *Kheir-ed-Din* aurait été le modèle de toutes les perfections. Nous avons déjà cité la phrase : « Il a existé peu d'hommes plus prévoyants et plus sages. » (Vol. I, p. 292 ). Nous lisons ailleurs : « Un de ces

hommes rares, faits pour le commandement, dont la nature semble méditer l'apparition sur la terre pendant des siècles. » (Vol. I, p. 188 ). Plus loin : « le brave *Kheïr-ed-Din*, dont l'âme était incapable de se troubler dans les plus grands dangers. » ( Vol. I, p. 192), et : «Soliman jeta les yeux sur *Kheïr-ed-Din*, dont la réputation était alors si justement célèbre dans l'univers, par sa sagesse dans le commandement, par son habileté dans l'art de la navigation, par son intrépidité dans les combats.» (Vol. I, p. 286), et encore : « Malgré la haine qui l'animait contre le bey d'Alger, il (*André Doria*) ne put s'empêcher de rendre justice aux talents et au génie de l'ennemi implacable de la chrétienté. » (Vol. I, p. 289)<sup>(1)</sup>.

Mais, si nous nous méfions de l'exagération orientale et de l'admiration que témoigne le chroniqueur à son héros, laissons la parole à

---

1 Je ne peux pas multiplier à l'infini ces citations l'ouvrage fourmille de louanges de ce genre. Disons, en passant, que ceux qui ont supposé que *Kheïr-ed-Din* en était l'auteur, ont dû trouver qu'il avait bien bonne opinion de lui-même, et qu'il s'encensait avec peu de modération.

l'évêque de Pampelune, *D. Fray Prudencio de Sandoval*<sup>(1)</sup>. Celui-là ne peut pas être suspecté de partialité en faveur de Barberousse ; sa double qualité d'Espagnol et de prêtre nous interdit cette supposition. Le fait est que, de temps en temps, il le traite durement et ne lui ménage pas les épithètes de *maudit de Dieu* et *de tison d'enfer*. D'un autre côté, il était à même de connaître parfaitement son sujet, et ne nous l'a pas décrit à la légère : il avait eu tous les détails nécessaires par nombre de gens qui l'avaient approché, tant par des captifs rachetés que par des prisonniers maures ou turcs, sans compter les innombrables émissaires des sultans de Tlemcen, de Tunis et des grands chefs kabyles, qui venaient tour à tour implorer le secours de l'Espagne contre leur redoutable voisin. Nous pouvons donc accorder une foi complète aux éloges contenus dans le portrait suivant :

« Il discourait avec finesse, souvent même avec malice. Son orgueil se laissait facilement voir, et il regardait peu à ses paroles, surtout lorsqu'il était de mauvaise humeur.

---

1 *Historia de la vida y echos del emperador Carlos V, maximo, fortissimo.*

Il compensait de tels défauts par une tolérance étudiée, par sa grâce et par le bonheur qu'il avait dans tout ce qu'on lui voyait entreprendre. Il était courageux et prudent à la fois dans l'attaque et dans le combat. On le trouvait prévoyant à la guerre, dur au combat et constant, par-dessus tout, dans les revers de fortune ; car il ne montra jamais ni faiblesse, ni crainte. »

En résumé, on peut dire que *Kheir-ed-Din* fut un homme très-remarquable. Ce fils d'un potier de *Metelin*, qui, sans autre secours que son bras et son génie, arriva à fonder la Régence d'Alger, malgré les Espagnols et au temps de leur plus grande puissance ; qui sut la maintenir, en dépit de la jalousie sans cesse armée de ses deux puissants voisins de Tlemcen et de Tunis, des trahisons intérieures et de la turbulence même des siens, qui fut pendant quarante ans le véritable maître de la Méditerranée et qui, au déclin de ses jours, eut cette gloire dernière d'être choisi par Soliman pour commander les flottes ottomanes, dans la lutte suprême que le Sultan allait entreprendre contre la chrétienté ; ce Barberousse enfin, dont les aventures et le nom légendaire avaient répandu une terreur

superstitieuse sur toutes les côtes du midi de l'Europe, nous apparaît sous la plupart des traits auxquels l'histoire reconnaît les hommes extraordinaires. Toute sa vie nous le montre très-courageux et très-sagace, peu disposé à abandonner un projet mûri par lui, mais se gardant d'en compromettre la réussite par précipitation ou par entêtement; sachant, au contraire, y renoncer en apparence, pour revenir plus tard avec de meilleures chances de succès : par suite, généralement heureux dans ses entreprises ; se mouvant avec une facilité presque inexplicable et une sérénité inouïe, au milieu du réseau d'intrigues et de trahisons dont il était sans cesse enveloppé ; avec tout cela, moins cruel et moins fanatique que la plupart des hommes de son temps.

Et maintenant, à quoi devons-nous nous attendre en ouvrant les *Commentaires* inspirés par un homme tel que celui que nous venons de décrire ? Il ne faut pas être bien exigeant pour avoir l'espérance d'y trouver l'histoire détaillée de la fondation de la Régence, l'exposé des motifs pour lesquels Barberousse abandonna un instant cette difficile entreprise, quelques détails sur l'état du pays au moment où il y arriva, et sur

les principaux de ceux avec lesquels il fut en lutte ou en contact ; mais au moins, et en tous cas, on doit y voir une connaissance absolue des faits et des lieux, et l'on peut présumer ne rencontrer dans l'explication des faits, d'autre altération de la vérité que celle qui pourrait servir à la gloire du héros de la chronique.

Nous allons démontrer, le texte en main, que ces caractères d'authenticité font défaut au *R'azaouât*, d'un bout à l'autre ; nous relèverons en même temps les erreurs historiques matérielles, dont quelques-unes sont telles qu'un soldat ou un serviteur de Kheir-ed-Din n'eût pas pu les commettre, à moins de le faire exprès.

Remarquons tout d'abord que l'auteur ne donne jamais une explication sérieuse des raisons que peut avoir son héros, pour entreprendre telle ou telle chose : tout au moins, les motifs qu'il donne sont tellement puérils, que l'imagination se reporte tout de suite aux contes de fées.

En effet, dans la chronique, il n'y a pas une des grandes déterminations de *Kheir-ed-Din*, qui ne lui soit dictée par un songe ou par une apparition. C'est un songe qui lui fait abandonner momentanément la fondation de la Régence

et quitter Alger ; il lui faut deux autres songes pour le décider à y revenir trois ans après. C'est en rêve qu'il découvre la manière de vaincre *André Doria* et *Ahmed ben el Kadi* ; chef de *Kouko* : le prophète lui apparaît à chaque instant, soit pour le prévenir des mauvais desseins de ses ennemis, soit pour lui annoncer les projets de révolte des esclaves. - Enfin, je compte, dans le premier volume seulement, plus d'une douzaine de songes et d'apparitions, servant de motifs à autant de décisions ou de faits importants. Et ce serait un de ceux qui avaient approché et connu *Kheir-ed-Din*, qui nous aurai expliqué d'une façon aussi enfantine les phases si diverses de la difficile formation de son empire !

Nous allons maintenant constater qu'en parlant de cette ville de Bougie, qui fut le *desideratum* constant de *Kheir-ed-Din* et de son frère *Aroudj*, de cette ville devant laquelle ce dernier perdit un bras, et qu'ils assiégèrent infructueusement à trois reprises différentes ; cette place forte, qu'ils jugeaient sagement si indispensable à leur puissance, l'auteur ne sait même pas entre les mains de qui elle était



tombée<sup>(1)</sup> ; je cite : « Lorsqu'on sut à Gènes que Bégiagé était assiégée par les Turcs, on fit partir en diligence mille hommes destinés à lui porter secours. » (Vol. I, p. 53). Il résulte de là que l'auteur croit Bougie en la possession des Génois. Et ce n'est pas un *lapsus calami*, car nous lisons un peu plus loin : « Il donna l'ordre d'équiper tous les vaisseaux pour le transport des troupes à Alger ; cependant, l'envie d'enlever Bégiagé aux Génois lui fit changer cette disposition. » (Vol. I, p. 201). Mais le plus mince compagnon de Barberousse, le plus petit serviteur de ses joldachs, le dernier des valets d'armée

---

1 Bougie avait été occupée en 1509 par les Espagnols, sous la conduite de *Pierre de Navarre*, comte d'Albeto, qui la fortifia. Cette occupation empêcha longtemps l'agrandissement de la puissance turque dans l'est, en servant de ravitaillement à l'Espagne et de point d'appui aux révoltes des chefs kabyles. — Elle leur fut prise en 1555, par Salah-Reis : *Don Alonzo de Peralta*, qui commandait la place, non secouru et mal approvisionné, la rendit par capitulation, après quelques mois de siège. Charles V lui fit trancher la tête sur la place de Valladolid, «pour apprendre à, tous ceux à qui on a confié une place d'importance, qu'il est de leur devoir d'y mourir les armes à la main, plutôt que de se rendre honteusement» (Le P. Dan, *Hist. de la Barbarie*).

savait que c'étaient des Espagnols et non des Génois que l'on avait tant et si vainement combattu à Bougie !

Nous allons voir maintenant que l'auteur ne connaît ni le lieu précis, ni les circonstances exactes de la mort d'*Aroudj*, le frère de *Kheïred-Din*, et son chef de famille ! Nous lisons à ce sujet dans le *R'azaouât* : « Il se mit à la tête de ses Turcs et vint fondre sur les Chrétiens. La fortune, cette fois, ne seconda pas son courage : il fut tué d'un coup de feu au commencement du combat. » ( Vol. I, p. 103 ). Or, dans la réalité, les choses se passèrent bien différemment. *Aroudj* était assiégé dans Tlemcen et commençait à manquer de vivres. Ayant perdu tout espoir d'être secouru à temps, par suite de la défaite et de la mort de son frère *Ishaac*, aux *Beni Raschid*, il se décida à sortir nuitamment de la place, dans l'espoir de faire une retraite heureuse dans la direction de Fez, dont le Sultan venait le secourir. Mais, dénoncé par les habitants de la ville, serré de près par l'ennemi, il se vit abandonner traîtreusement<sup>(1)</sup> par le chef kabyle de *Kouko*, *Ahmed ben el Cadi*, qui entraîna

---

1 Je dis traîtreusement, parce que l'histoire d'Ahmed

avec lui le contingent berbère qu'il commandait. Resté seul avec une poignée de joldachs turcs, il chercha à se jeter plus au sud et à laisser la poursuite de l'ennemi. Enfin, arrivé près d'Oujda, fatigué de fuir, manquant de tout, il fit bravement tête aux Espagnols et mourut, percé d'un coup de lance, après avoir désespérément combattu.

Tout en faisant remarquer que le *R'azaouât* fait mourir *Aroudj* d'un coup de feu, sous les murs de *Tlemcen*, alors qu'il fut tué près d'*Oujda*, d'un coup de pique, lisons les détails si intéressants que nous donne *Sandoval* sur la mort du premier des Barberousse, et constatons que l'évêque de Pampelune nous assure les avoir écrits d'après la relation envoyée à Madrid par *Zahaf-Abdi-Guadi*, qui était ambassadeur de *Muley Ahmed Al-manzor* sultan de

---

*ben el Cadi* ne nous permet guère de l'accuser de lâcheté. Il est probable que sa défection eut lieu au moment où *Aroudj*, voyant les Espagnols sur ses talons, donna l'ordre d'abandonner les bagages pour retarder la poursuite. Le moyen était bon; mais le Kabile a toujours tenu à son butin, et le mécontentement du contingent dut être tel, que le chef de *Kouko* fut peut-être contraint à cette séparation, qui devait être si fatale à *Aroudj*.

Maroc, et qui avait été témoin oculaire de la mort d'*Aroudj*. « Voyant le danger devenu imminent, il sortit de *Telemcen* avec son ami *Ben Alcadi* et bon nombre de Turcs et d'Arabes ; il s'enfuit secrètement par une poterne, emportant avec lui toutes ses richesses ; mais sa fuite fut aussitôt connue qu'effectuée, et les Espagnols le poursuivirent vivement, dans l'espoir de s'emparer du riche butin qu'il emportait. Ils commencèrent à l'apercevoir dans le désert qui fait partie du royaume de *Dubdu*<sup>(1)</sup>, à trente lieues de *Telemcen*. Lorsque *Ben Alcadi* se vit serré de près par les Espagnols, il changea de direction ; c'est alors que *Barberousse* fit jeter le butin et semer la terre de vaisselle précieuse, de monnaies d'or et d'argent et enfin de tout ce qu'il crut propre à exciter la cupidité des Espagnols. Ce stratagème ne lui servit à rien, quelque adroit qu'il fût ; car si les Espagnols eurent des mains pour ramasser ce qu'il avait ainsi semé, ils eurent aussi des jambes pour fatiguer l'ennemi et pour

---

1 Sebdu. — Le désert dont il s'agit est le petit désert des Angad.

l'atteindre. Après avoir traversé la rivière de *Huexda*<sup>(1)</sup>, *Aroudj*, accablé par la fatigue et la soif, chercha abri dans une sorte de parc à chèvres entouré d'une petite muraille de pierres sèches. Là, il entreprit de se défendre avec ceux qui l'avaient suivi, et combattit très-courageusement et avec une singulière audace, jusqu'au moment où *Garcia de Tineo*, alferrez de *Diego de Andrade*, connu comme un vaillant soldat, lui donna un coup de pique qui le renversa. Il se jeta ensuite sur lui et lui coupa la tête, qui fut portée à Oran et y resta ; il prit aussi ses vêtements. *Tineo* fut blessé à un doigt de la main droite : son ongle fut enlevé, et il garda toute sa vie la cicatrice de sa blessure. Il en tirait très-justement fierté, et racontait que c'était Barberousse qui, déjà étendu à terre et mortellement frappé, lui avait fait cette blessure. Ainsi mourut *Aroudj* en 1518. »

De bonne foi, est-il croyable que Kheir-ed-Diia et ses compagnons d'armes aient ignoré des faits si intéressants pour eux, alors que, quelques années plus tard, ils étaient les maîtres

---

1 Oujda. La rivière est l'Oued-Isly.

de *Tlemcen* et de tout le pays environnant ? Et à qui *Hadji Khalfa*, *Hammer* et *Berbrugger* font-ils écrire des choses pareilles ? Est-ce à *Sinan Tchaouch*, de Constantinople, à ce vieux diplomate, ambassadeur et confident de deux sultans, qui vint trouver *Kheir-ed-Din* à Alger, y résida longtemps et put y avoir une si parfaite connaissance des hommes et des choses ? Ou bien, est-ce à *Sinan*, d'Alger, au fils de *Sinan Reïs*, du vieil ami de Barberousse, qui lui confiait, pendant ses absences, le commandement de ses flottes et la clef de ses trésors ! A ce *Sinan*, que son maître aima tant<sup>(1)</sup>, qu'après avoir offert inutilement des trésors pour le racheter de captivité, il fit, pour le reprendre, la guerre au prince de *Piombino*, et ravagea toute l'île, semant partout la dévastation, jusqu'au Moment où le prince effrayé rendit sans conditions la liberté à ce captif dangereux ! (Voir Sandoval.)

D'après la même théorie, ce serait toujours un de ces deux *Sinan* qui n'aurait su ni quand, ni comment, ni pourquoi les Espagnols avaient bâti le Peñon d'Argel, chose que pas un des

---

1 Il l'aima trop, disent les historiens espagnols.

Algériens contemporains ne pouvait ignorer. En effet, l'existence du *Peñon* fut, d'après tous les historiens contemporains et d'après le *R'azaouât* lui-même, la raison déterminante de l'appel fait par les Algériens aux Barberousse. La prise de ce fort fut le fait capital du règne de *Kheïr-ed-Din*, et c'est de ce moment que la plupart des écrivains du temps datent la fondation de la Régence<sup>(1)</sup>. Or, voilà ce que dit le *R'azaouât* à ce sujet : « Je n'ai pu découvrir dans aucune de nos archives en quel temps et dans quelles circonstances il avait été bâti; si les chrétiens s'étaient établis sur cet îlot avec l'agrément des Algériens, dans des vues de

---

1 La prise et la destruction du *Peñon d'Alger* par les Turcs, ne fut pas seulement un des faits d'armes les plus remarquables de *Kheïr-ed-Din* ; on peut dire qu'elle constitua définitivement la domination de ce corsaire sur une partie de la Barbarie, et qu'elle l'assura à ses successeurs. C'est même de cette époque que l'on doit faire dater la fondation de la Régence, car c'est alors seulement que les Turcs furent maîtres sans partage, et qu'ils purent se rendre redoutables sur toutes les côtes du bassin occidental de la Méditerranée, en armant de nombreux Corsaires et en ouvrant leur port à tous les pirates, de quelque nation qu'ils fussent. (Sander-Rang, vol. II, p. 196 ).

commerce, ou s'ils avaient bâti ce château à main armée » (vol. I, p. 222).

Qu'on remarque tout d'abord cette forme « *Je n'ai pu découvrir dans aucune de nos archives.* » Est-ce la manière de quelqu'un qui écrit d'après des récits faits par le principal acteur? Cela dit, passons à l'historique succinct du *Peñon d'Argel*.

Après la prise de Bougie par les Espagnols, en 1509, les Algériens effrayés et craignant une dure punition pour les nombreuses pirateries qu'ils avaient commises, envoyèrent au roi d'Espagne une ambassade chargée de faire leur soumission et d'offrir le tribut. Cette ambassade fut reçue en 1511 à Valence ; elle remit cinquante esclaves chrétiens et obtint paix et pardon pour le passé, sous condition de la cession des îlots *Beni Mazr'anna*, sur lesquels le roi d'Espagne se réservait de fonder un établissement. *Pierre de Navarre* y fit immédiatement construire un fort qui prit le nom de *Peñon d'Argel*, et y mit une garnison de deux cents hommes et un gouverneur. Après que les premiers succès des Barberousse eurent commencé à les rendre célèbres, les Algériens, que la présence des Espagnols et l'existence du



*Peñon*<sup>(1)</sup> gênaient pour une foule de raisons, les supplièrent de venir les délivrer de ce joug. C'est à la suite de cet appel, que les deux frères firent, en 1516, leur première apparition à Alger, et y jetèrent les bases de leur puissance future<sup>(2)</sup>. Ce ne fut pourtant que quatorze

---

1 Le Peñon était situé sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui le Phare de la Marine, à 200m environ de la ville, qu'il pouvait couvrir de ses feux, quand besoin était. Sa position rendait la course impossible pour les Algériens qui, privés de leur seule industrie, se voyaient de jour en jour devenir plus misérables : «Cette forteresse était cause, dit Emmanuel d'Armada, que les navires devaient se retirer de l'autre côté de la ville, proche la porte Bab-Azoun, en fort grand péril de périr avec la moindre tempête.»

2 «Barberousse ayant reçu cette ambassade, en fut fort aise, estimant cette occasion propre pour se faire seigneur d'Alger, pour acquérir quant et quant de grands états dans la Barbarie». (D'Aranda.)

«Quand les députés d'Alger vinrent le trouver, dit le P. Dan, il était à Gigelly, petite ville où il y a un assez bon port, à cent quatre-vingt milles d'Alger. Toute la prière qu'ils lui firent fut de ramasser tous ses vaisseaux et toutes ses forces, pour les venir délivrer de la puissance des chrétiens, avec promesse que, s'il leur faisait cette faveur, ils la sauraient bien reconnaître. Barberousse, infiniment aise de cette démarche, qui lui sembla la meilleure de toutes les occasions qu'il eût su avoir d'acheminer son dessein et de contenter la secrète ambition qu'il avait de se

ans plus tard, en 1530 , que Kheïr-ed-Din prit et détruisit le *Peñon*, malgré l'héroïque résistance de *Martin de Vargas*<sup>(1)</sup>. Il est difficile de savoir

---

rendre souverain d'Alger, ne se laissa pas beaucoup solliciter par les prières de ces gens-là, et leur promit très-volontiers toute sorte d'assistance.» (Citations empruntées à Sander-Rang, vol. II, p. 147 et 148.)

Celui-là était un autre homme que le gouverneur de Bougie. Complètement bloqué, manquant de vivres, canonné sans relâche (à 200 mètres !) et de tous les côtés, pendant dix jours entiers (du 6 au 16 mai), *Don Martin de Vargas* vit successivement démanteler tous ses parapets, démonter toutes ses pièces, tuer ou blesser tous les défenseurs de la place ; les murs du château étaient écroulés en maint endroit; les quelques hommes que n'avait pas atteint le feu de l'ennemi, mouraient de faim les uns après les autres. Lorsque *Kheïr-ed-Din*, à la tête de plus de mille arquebusiers, donna l'assaut à ce qui restait de ces deux cents braves gens, il ne rencontra, sur l'amas de décombres qui avait remplacé le fort, que le vieux gouverneur, perdant son sang par plusieurs blessures, prêt à défaillir, mais debout, l'épée à la main et gardant la brèche jusqu'au dernier moment. C'était une famille de héros. Le père de celui-là, *Diègue de Vargas*, à une bataille contre les Maures d'Espagne, ayant rompu son épée dans l'action, s'était armé d'une lourde branche pour continuer de combattre. Il en avait reçu le surnom de *Machuca* (massue), qu'il transmit aux siens avec ses vertus guerrières.

pourquoi il ne dirigea pas de meilleure heure ses efforts contre une position qui était si gênante pour Alger, et qui pouvait, à un moment donné, lui susciter de si graves embarras. La seule raison qui paraisse plausible, est qu'il n'était peut-être pas fâché de tenir les Algériens sous le coup de cette terreur, et qu'il attendait que sa domination sur eux fût suffisamment affermie, avant de les délivrer de ce qui le leur rendait si nécessaire. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il vit, à deux reprises différentes, entrer dans la rade d'Alger les flottes de *Francesco de Vera* et de *Hugo de Moncade*, il dut amèrement regretter d'avoir laissé subsister un poste, dont l'emploi judicieux eût singulièrement changé la face des choses.

Cette petite digression historique terminée, je pose de nouveau la même question : Est-il croyable qu'un compagnon d'armes de Kheïr-ed-Din ait ignoré ce que savait le moindre des Algériens ? Est-il croyable qu'un écrivain inspiré par lui ou lui ayant seulement entendu raconter ses guerres, ait ignoré l'origine du *Peñon*, et les motifs qui en amenèrent la construction ?

Mais, à mesure que nous avançons dans la lecture de la chronique, les preuves de la fausseté

de l'origine indiquée abondent. Nous allons voir que l'auteur n'a pas une connaissance parfaite des faits, à une des périodes les plus importantes de la vie de son héros.

S'il y eut jamais un moment critique dans la vie si accidentée du second Barberousse, c'est bien certainement celui où, à bout de forces, entouré d'ennemis puissants, manquant de soldats, et se voyant dans Alger même environné de haines et de trahisons, il se décida, la rage au cœur, à abandonner une proie si précieuse, si longtemps désirée et si péniblement obtenue, pour aller chercher un refuge et attendre un moment plus favorable chez ses fidèles *Gigeris*<sup>(1)</sup>.

---

1 Jamais *Kheïr-ed-Din* ne se trouva dans une position aussi dangereuse. Le chef kabyle de *Kouko*, excité et soutenu par le Sultan de Tunis et par les Espagnols, le bloquait étroitement à l'est ; à l'ouest, *Kara Hassan* s'était rendu indépendant dans Cherchell et s'appuyait sur le Sultan de *Tlemcen*. Dans l'intérieur d'Alger, chaque jour voyait naître une conspiration ou une sédition nouvelle ; il ne restait presque plus rien des Turcs qui avaient accompagné les Barberousse : une partie avait péri, une autre était retournée en Turquie ; le reste avait épousé des femmes du pays et ne songeait qu'à jouir tranquillement des richesses acquises : la lutte était devenue impossible. *Kheïr-ed-Din* le comprit avec

Ce dut être une détermination bien dure à prendre, et rien ne peut nous porter à croire que les motifs qui la lui dictèrent, durent jamais s'effacer de sa mémoire, non plus que de celle des compagnons de sa retraite. Nous avons déjà dit que le R'azaouât ne trouve, pour expliquer cette détermination, rien de mieux qu'un songe : « Une nuit, il songea qu'il s'acheminait vers le bord de la mer, portant ses effets sur son dos, dans le dessein de les transporter à bord d'un navire, où il devait lui-même s'embarquer. Le prophète de Dieu (sur qui soient les bénédictions du ciel !) daignait lui aider à porter son fardeau. Kkeïr-ed-Din, en se réveillant, vit dans ce songe qui le frappa, un ordre divin de quitter Alger, et il se mit aussitôt à faire ses préparatifs » (vol. I, p. 187 ). — On avouera qu'il est difficile de donner une explication

---

sa sagacité accoutumée et se retira avec ses trésors dans son aire de *Gigelly* ; mais lorsque la fortune changea, et qu'il revint trois ans après, les têtes sanglantes de *Kara*, *Hassan* et d'*Ahmed Ben el Cadi*, suspendues aux crochets de la Jénina, purent apprendre aux populations s'il manquait de mémoire et faire prévoir à *Tlemcen* et à *Tunis* une vengeance qui ne se fit pas longtemps attendre.

plus naïve; toutefois cela ne serait rien : nous avons déjà constaté que c'est l'habitude de l'auteur d'attribuer toutes les résolutions importantes de son héros à des songes ou à des apparitions. Nous allons ajouter à sa charge une erreur capitale, que nous relevons à quelques lignes de là : « Quant à la province du *couchant*, je ne vois pas, dans les archives que j'ai consultées, qu'il y ait eu de révoltes. » (Vol. I, p. 186). J'appellerai de nouveau l'attention sur cette forme : « *Je ne vois pas, dans les archives que j'ai consultées,* » qui, comme je l'ai déjà dit, n'est évidemment pas celle d'un écrivain directement inspiré par celui dont il raconte la vie. J'ajouterai que le fait allégué est faux en lui-même : la province du *couchant* était en pleine révolte, et cela déjà depuis assez longtemps. Cette erreur n'a pas échappé à M. *Sander-Rang*, qui en a fait l'objet d'un» note très-judicieuse<sup>(1)</sup>.

---

1 La province du Couchant était également en révolte contre *Kheir-ed-Din*, et tomba en partage à *Car-Hassan*, qui fit de Scherchel sa capitale. Nous en aurons la preuve plus loin, dans le récit de la reprise de cette ville par *Kheir-ed-Din* et de la mort de *Car-Hassan*, comme *Haëdo*, *Marmol* et d'autres le racontent aussi. (*Sander-Rang*, t. I, p.186).

Mais, encore une fois, est-il possible qu'un contemporain mêlé aux événements n'ait pas eu connaissance ou bien ait perdu la mémoire d'une révolte qui fit tant de bruit et dont il fut tiré, trois ans après, une vengeance si éclatante.

A la page 290 du premier volume, nous lisons ces mots : « Parmi ces derniers, il y en avait un qui était fils d'un des baillis de Rhôdes. » Et, à la page 295: « Le rusé Gardian-Bachi, continuant à jouer son rôle avec une adresse supérieure, se tourna vers le fils du bailli de Rhôdes, qui l'écoutait avec attention, etc. » *Venture de Paradis* met, à ce sujet, l'annotation suivante : « L'auteur ignorait sans doute que les chevaliers de Rhôdes faisaient vœu de chasteté ; c'était peut-être le neveu d'un bailli » (vol. I, p. 290). — *Sander-Rang* présume qu'il s'agit de *Don Juan de Portundo*, fils du général des galères espagnoles.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas *Kheir-ed-Din* qui pouvait ignorer les constitutions des chevaliers de Rhôdes, lui qui était né à *Metelin* et avait été élevé à quelques lieues des établissements de cet ordre célèbre, duquel son frère *Aroudj* avait été captif, et dont les lois leur étaient si bien connues, que plus d'un écrivain

a pu affirmer que l'organisation de l'*Odjeac d'Alger* avait été calquée en très-grande partie par *Aroudj*, sur celle de l'ordre des chevaliers de Rhôdes<sup>(1)</sup>.

Cela dit, je ferai remarquer incidemment que l'expédition avortée de *Charles V* contre Alger occupe près de vingt pages dans la traduction, tandis que les deux tentatives de *Francesco de Vera* et de *Hugo de Moncade* sont narrées très-brièvement et presque sans aucun

---

1 Parlant fort bien la langue franque, et ayant eu des rapports dans cette île avec des hommes marquants, il avait pu étudier l'organisation, la force, les moyens politiques même de cet ordre, et concevoir le projet de combattre les chrétiens avec les moyens qui leur avaient si bien réussi, c'est-à-dire en formant vers le couchant et à la porte de leurs états, une puissance oppressive, comme ceux-ci en avaient élevé une au cœur de son pays. Pensée grande et forte, qui révèle plus qu'un simple chef de Corsaires, comme on s'est toujours plu à représenter le fondateur de l'*Odjeac d'Alger*. Personne, en effet, mieux qu'*Aroudj*, ne pouvait apprécier l'avantage d'une semblable politique; aussi parvint-il à en faire l'application avec un succès qui a été bien fatal aux peuples européens. Un coup d'œil impartial jeté sur la Régence, fera voir qu'en plusieurs points elle n'est, en effet, que la copie de cette colonie chrétienne, mais toujours guerroyante, qui avait été fondée par l'ordre de Saint-Jean (Sander-Rang, vol. II, p. 118 ).



détail. De la part d'un historien quelconque, le fait paraîtrait très-naturel, et la proportion de l'importance des faits bien observée ; mais cette explication ne peut pas s'appliquer à *Kheir-ed-Din*, et il sera bien difficile d'admettre qu'il ait dicté avec une sorte de prolixité le récit d'un événement qu'il ne connaissait lui-même que par ouï-dire, alors qu'il passait presque sous silence les deux attaques<sup>(1)</sup> dont son frère et lui avaient été personnellement l'objet, et qu'ils étaient

---

1 La première tentative des Espagnols contre Alger fut faite en 1516 : ils y envoyèrent une armée d'environ 10,000 hommes, commandée par don *Francesco de Vera*, grand-maître de l'artillerie. Le débarquement eut lieu le 30 septembre. L'opération fut mal conduite ; don Francesco avait cru devoir diviser ses troupes pour attaquer simultanément sur quatre points différents. *Aroudj* profita habilement de cette faute et le mit en complète déroute. La plupart de ceux qui parvinrent à s'échapper furent rejetés à la côte par la tempête et périrent misérablement. A son retour en Espagne, le général fut victime de la fureur populaire. — Après la mort d'*Aroudj*, *Hugo de Moncade*, prieur de Messine, fut mis à la tête d'une deuxième expédition. Il débarqua le 17 août 1518. Après avoir obtenu quelques légers succès, il fut battu par *Kheir-ed-Din*, et forcé de se rembarquer à la hâte, ne ramenant avec lui que quelques hommes, qu'il reconduisit à grand-peine à Iviça.

fiers à juste titre d'avoir si victorieusement repoussées.

N'avons-nous pas le droit de nous étonner d'une semblable sobriété de détails dans le récit de la réception faite par *Soliman* à *Kheir-ed-Din*, qui avait été mandé par lui à *Stamboul*, pour y être investi du commandement de ses flottes ? C'est à peine si le *R'azaouât* nous indique les traits principaux de cette scène curieuse. Et cependant, quelle belle occasion pour le malicieux vieillard que nous, a dépeint *Sandoval*, de décrire son arrivée triomphale à Constantinople, l'accueil bienveillant du Sultan, la jalousie et le dépit de tous les grands dignitaires, leurs manœuvres perfides, leurs calomnies, les soupçons qu'ils font un instant concevoir au Sultan, et, à la fin, quand ce dernier a prononcé<sup>(1)</sup>

---

1 Que l'Oriental reste bien toujours le même ! En écrivant ces lignes, je sens se réveiller en moi le souvenir de la narration si attachante que fait le général Daumas de l'investiture de *Ben Mahy-ed-Din* par le *maréchal Bugeaud*. Qu'on voie si ces deux scènes ne semblent pas avoir été calquées l'une sur l'autre : « Il allait être nommé *Khalifa du Sebaou*. A peine cette détermination fut-elle connue, que tous les *Beni Slyman*, les *Aribs*, les *Beni Djâd*, poussés par leurs chefs envieux, se ruèrent en masse vers la tente du

et qu'il a revêtu Barberousse de l'autorité suprême, le changement à vue, leur aplatissement brusque devant sa grandeur nouvelle, leurs protestations de dévouement, toute cette scène enfin, que raconte si bien l'évêque de Pampe-lune, et qui est si vivante et si vraie pour tous ceux qui connaissent les mœurs de l'Orient !

Et maintenant, arrivés au terme de la discussion, nous sommes obligés de revenir à la double question posée par MM. *Sander-Rang*

---

gouverneur général. — C'était un effrayant péle-mêle de burnous : Nous ne voulons pas de *Ben Mahy-ed-Din* ! criait-on de toutes parts ; il nous a ruinés par les impôts ; il ne vaut pas mieux que les Salem, pas mieux qu'*Abd-el-Kader* ; il te trahira, car il les a servis jusqu'à la fin.

Les plus mutins, les mieux soudoyés peut-être, demandent sa tête et la ruine de son bordj-el-had.

*Ben Mahy-ed-Din*, assis sur une pierre à quelques pas de la tente du gouverneur général, semblait seul « étranger à ce tumulte.

« Le gouverneur imposa d'un geste silence à la foule, et lui cria : Je n'accepte pas les raisons que vous me donnez, pour refuser *Mahy-ed-Din* ; car, s'il a servi son maître jusqu'à la fin, il a fait acte d'honnête homme. Ce que vous craignez, ce n'est point qu'il me trahisse, mais qu'il vous maintienne comme il l'a déjà fait. De gré ou de force, vous l'accepterez pour Khalifa,

et F. Denis : « Quel a été l'auteur du R'azaouât ? Quelle était sa position sociale ? » Il ne nous est pas possible de répondre sur le premier point<sup>(1)</sup>; quant au second, il y a peut-être quelque chose à dire, et il nous est permis de raisonner par induction. Ce ne sera donc qu'une trace que nous indiquerons, en souhaitant qu'elle serve à un chercheur plus heureux. Nous nous sommes bornés à tâcher d'effacer ce que nous croyons être une fausse piste. — «Quelle était la position sociale de l'auteur ?» — Nous croyons voir que la

---

et je vous ordonne de le reconnaître à, l'instant. »

Alors se passa une scène caractéristique de mœurs arabes. A peine le général *Bugeaud* eut-il prononcé ce dernier mot, avec l'impérieuse énergie qu'on lui connaît, que les plus acharnés, ceux qui, tout à l'heure, demandaient la tête de *Mahy-ed-Din*, se précipitèrent pour lui baiser les pieds et les mains : tous implorant sa protection, celui-ci pour une place, celui-là pour un burnous d'investiture : les injures s'étaient changées en sollicitations.

*Ben Mahy-ed-Din* accueillit ces prières comme il avait reçu les menaces.» (*La Grande Kabylie*, p. 242.)

1 Et cependant, ne pourrait-on pas diriger l'attention des chercheurs futurs sur Si-Barkât ben Chériff, , que nous savons avoir écrit une histoire des Barberousse, qui jusqu'ici nous est restée inconnue ?

chronique répond elle-même à cette question, et l'auteur semble, à chaque page, nous dévoiler sa profession. C'était un muphti ou un uléma. Son goût désordonné pour le merveilleux, son habitude de tout expliquer par des songes ou des apparitions divines, les louanges exagérées qu'il donne à *Kheir-ed-Din* pour sa dévotion (point fort contestable) et pour sa générosité envers les ordres religieux, le soin qu'il prend de nous avertir que son héros ne faisait rien d'important sans prendre l'avis des ulémas et sans s'y conformer, tout cela constitue un ensemble qui nous rappelle trait pour trait les chroniques d'origine semblable à celle que nous indiquons.

Ajoutons que l'œuvre est évidemment celle d'un lettré (on y trouve souvent des citations poétiques et des descriptions d'un style recherché), et que ce n'est guère que parmi les ulémas qu'il faut chercher les lettrés de cette époque. — Disons encore, à titre de renseignements, que l'auteur habitait Alger, ou au moins l'avait longtemps habité ; ce que nous pouvons constater dans une quantité de petits détails locaux, et en particulier par cette phrase : « L'hôtel du gouvernement n'occupait dans ce temps-là le même

emplacement qu'il occupe encore aujourd'hui: trois rues principales y aboutissaient. (Vol. I, p.176.)

En résumé, la lecture attentive de la chronique nous démontre clairement :

1° Que *Kheir-ed-Din* était mort (depuis huit ans au moins) à l'époque où le *R'azaouât* a été écrit ;

2° Que l'auteur ne connaissait pas la nationalité des conquérants de *Bougie* ;

3° Qu'il ignorait les circonstances exactes de la mort d'Aroudj Barberousse ;

4° Qu'il ne savait ni quand, ni pourquoi le *Peñon* d'Argel avait été construit ;

5° Que des faits très-importants de l'histoire de *Kheir-ed-Din* lui étaient inconnus, de son propre aveu;

6° Qu'il dit formellement, et à plusieurs reprises, avoir été forcé, pour trouver la vérité, de consulter les documents existant de son temps, et l'avoir quelquefois fait en vain.

Nous espérons qu'en présence de preuves semblables, le lecteur reconnaîtra qu'il est difficile de continuer à soutenir que le *R'azaouât* a été dicté ou inspiré par *Kheir-ed-Din*.

Est-ce à dire pour cela que cet ouvrage soit

sans importance ? Loin de nous une pareille pensée : abstraction faite de quelques inexactitudes que nous avons dû relever, nous trouvons constamment la chronique d'accord avec les écrivains contemporains ; nous y remarquons une connaissance parfaite des lieux, et nous y rencontrons des détails qu'on chercherait vainement ailleurs, sur les luttes intérieures que les Barberousse durent subir pour arriver à fonder leur puissance. Enfin, nous croyons qu'il sera toujours aussi indispensable de consulter le *R'azaouât* pour écrire l'histoire de l'Algérie, qu'il serait dangereux de le considérer comme étant l'autobiographie de *Kheïr-ed-Din*.

FIN